Julie Andrée T.

Poussée par une insatiable vitalité, **Julie Andrée T.** aime voyager, se fondre dans les mondes qu'elle ne connaît pas, proches ou lointains, pour en tirer son inspiration. « Ce sont ces impressions qui me nourrissent quand je retourne dans mon atelier », reconnaît l'artiste québécoise, qui habite à cinq heures de voiture de Montréal, une retraite au milieu de la forêt. Sa vie est faite de contrastes. Comme dans les performances qu'elle pratique, elle se transforme radicalement. C'est une artiste plasticienne de plus en plus reconnue sur la scène internationale, qui passe d'un festival de performances à Buenos-Aires au festival Open Art de Pékin, dont elle a été commissaire. Depuis ses débuts dans le milieu des années 90, elle a collaboré avec Martin Bélanger, Dominique Porte, Jacob Wren, PONI, mais aussi le chorégraphe Benoît Lachambre. À la fois plasticienne et performeuse, elle travaille en trio avec l'éclairagiste Jean Jauvin et l'artiste sonore Laurent Maslé, dans l'idée de bousculer les frontières des genres, métamorphosant son corps au contact d'éléments scéniques souvent très simples. Depuis 2003, elle présente différents travaux au sein de l'iconoclaste groupe de performance Black Market International, et s'est imposée en solo avec trois spectacles : *Problématique provisoire*, *Not Waterproof - L'érosion d'un corps erroné* et *Rouge*. Julie Andrée T. vient pour la première fois au Festival d'Avignon.

Entretien avec Julie Andrée T.

Comment êtes-vous venue à la performance ?

Lors d'une initiation en première année de collège (en 1992 il me semble). Pour nous initier, les étudiants de deuxième année au programme d'Art plastique ont présenté une performance, un genre de rituel. J'étais devant l'inconnu. Ce n'était ni de la danse, ni du théâtre, mais mon cœur battait la chamade. Ce fut comme un coup de foudre. Par la suite, je me suis renseignée sur cette forme d'art et c'est en 1993 que j'ai fait mes premiers essais. Depuis, c'est l'une de mes pratiques courantes. J'ai étudié les arts visuels à l'Université Concordia de Montréal. Par la suite, j'ai intégré mon travail de performance dans mes installations. Au cours des dix dernières années, j'ai collaboré avec des gens du milieu de la scène comme Jacob Wren, Poni, Martin Bélanger, Dominique Porte pour qui j'ai créé une installation-lumière et Benoît Lachambre comme scénographe et performeuse.

Quelle différence faites-vous entre la performance et la scène ?

Je dirais que dans les événements de performances, quand on vous invite, on invite « l'artiste » et non « l'œuvre ». Alors que dans le milieu des arts scéniques, dans la plupart des cas, on vend et on achète l'œuvre. Se sont deux façons de faire différentes et les deux me plaisent. Il y a aussi le lieu ; en performance, on présente dans des galeries, sans scène ou dans des lieux alternatifs. Le public est différent, à plus petite échelle, et la nature du travail aussi. C'est un milieu très hybride, convivial, intimiste et explosif. Et bien entendu, il y a beaucoup moins d'argent disponible en performance et on s'organise avec peu.

Comment vous êtes-vous lancée dans l'expérience *Not Waterproof* ?

En 2007, j'ai reçu une commande du Théâtre La Chapelle à Montréal. Depuis longtemps, Jean Jauvin, Laurent Maslé et moi-même voulions retravailler ensemble sur un nouveau projet. C'était une façon de faire suite à des années de collaboration pour Benoît Lachambre. Donc, lors de ma rencontre avec les gens de La Chapelle, j'ai proposé tout de go un trio avec les garçons : Jauvin à la conception d'éclairage et Maslé à la conception sonore. C'est après la rencontre que je les ai appelés pour les informer. Ils n'avaient plus le choix ! Ce fut une belle aventure, une réelle complicité s'est installée. Pour cette raison, on a eu envie de recommencer et on a travaillé sur *Rouge*. On a chacun notre langage, notre medium, mais on parvient à se parler. On joue ensemble sur les codes, ceux du théâtre, de la danse, de la performance, des arts plastiques. Nous avons une conception et une compréhension de l'espace et du temps similaire et surtout, nous sommes inspirés tous les trois par les arts visuels. Nous sommes tous les trois à l'aise dans un atelier de plasticien (le mien).

Que pouvez-vous nous dire de *Rouge*, la seconde pièce proposée à Avignon ?

On a commencé à travailler sur cette performance dans mon atelier, loin de tout, coincés tous les trois plusieurs jours à la campagne en plein cœur de l'hiver. J'avais déjà fait l'esquisse du projet, quelques explorations. Nous sommes arrivés dans l'atelier, j'avais déjà étalé ma collection d'objets rouges, et nous avons commencé à improviser pendant quelques heures. Loin de tout, nous avons discuté des principes du projet puis nous nous sommes mis d'accord sur certains concepts de base de notre collaboration. Nous avons poursuivi la création en résidence au Centre chorégraphique de Belfort. Deux semaines de travail très intense, précis et concentré. Nous sommes notre propre regard extérieur. C'est-à-dire que durant le processus de création, tout est documenté sur support vidéo et le jour même, nous visualisons le résultat, prenons des notes et travaillons sur la structure au fur et à mesure. C'est un travail exigent mais efficace.

Comment travaillez-vous votre corps pour ce genre de performance ?

J'ai une relation au corps très sportive. Pendant presque dix ans, entre neuf et dix-huit ans, j'ai fait de la compétition de natation, plus de trente-cinq heures d'entrainement par semaine. Cette approche est restée naturellement la mienne, comme si je devais aller au-delà des limites de mon propre corps. Je reste dure avec mon corps, mais davantage sur le mode de

l'endurance que sur celui de la violence. La performance m'a permis de passer d'un corps sportif à un corps poétique. Le corps, c'est le lien commun qui unit les êtres. En l'utilisant comme matière première, c'est peut-être un moyen de développer un langage dit universel. C'est utopique, mais j'aime l'impossible. Comme je suis une plasticienne, j'aime penser le corps comme un corps-objet. Mis en relation avec d'autres objets, il est possible de créer des formes et une poésie visuelle.

De quoi partez-vous pour commencer un solo ?

J'aime partir d'un concept. Je suis plus conceptuelle que concrète, même si, à un moment, tout doit passer par la matière. Pour *Not Waterproof*, je suis partie du corps comme lieu de passage, comme lieu de transition. À partir de ce concept, certaines images et tableaux, se sont construits. Je dessine ces tableaux ou simplement, je leur donne forme en studio. Pour *Not Waterproof*, c'est une suite de tableaux visuels et sonores qui fonctionnent de façon autonome mais aussi de manière séquentielle. Le choix des couleurs et des matières vient en fonction de la proposition poétique. Une autre idée très importante dans *Not Waterproof*, c'est la gravité. La gravité qui est exploitée, mais aussi défiée. Comme cette tentative de voler ; je mets des plumes dans mes cheveux, devant un immense rectangle bleu, j'essaie de voler jusqu'à en perdre le souffle. C'est l'impossibilité. Je pense également « espace ». Comment chaque action peut transformer, imprimer l'espace pour en arriver à un environnement construit. Ce travail, je le fais en étroite collaboration avec Laurent et Jean. Dans les deux performances, mon corps transforme l'espace et la scène se transforme à son tour : un paysage se crée devant le public pendant une heure. Puis le corps finit par disparaître et les spectateurs entrent sur scène, dans l'installation, comme s'ils se mettaient à parcourir un paysage visuel, sonore, lumineux. La pièce va du plein du corps au vide de l'espace : c'est une sorte de mystère de la disparition, comme si le corps avait pu réaliser sa transition vers le néant.

***Rouge* semble exactement le contraire…**

Nous avons créé *Rouge*, pour le FTA (Festival TransAmériques, à Montréal), comme l'antithèse de *Not Waterproof*. La première pièce est minimaliste, la seconde est boulimique, éclatée : on y multiplie les objets, les actions, les sons, comme dans une sorte d'hystérie, puisque les tonalités du rouge sont innombrables et qu'on ne les aura jamais toutes réunies sur scène. Rouge, c'est la couleur de toutes les émotions. On a l'impression que ce spectacle ne se terminera jamais. En fait, ça pourrait durer trois, quatre ou cinq heures. C'est un spectacle de la dépense. Mais un chaos cependant organisé, selon un ordre précis. Être ordonnée dans le désordre : c'est ma propre discipline tout au long de cette performance. L'esthétique est celle de l'accumulation, c'est la création d'un paysage. La fin de *Not Waterproof* annonce le début de *Rouge* et la fin de *Rouge* annonce *Not Waterproof*. C'est une sorte de structure circulaire. Si bien que les deux pièces sont à la fois autonomes et complémentaires. Elles s'imbriquent ensemble dans leurs contradictions, on peut les voir dans n'importe quel ordre.

Avez-vous l'idée de donner un jour *Not Waterproof* et *Rouge* lors de la même représentation ?

J'aimerais bien, mais c'est très endurant et il y a des changements de décors. Mais surtout, dans *Not Waterproof*, j'atteins rapidement un état d'ébriété… Par contre, au Festival d'Avignon, j'ai proposé de montrer les deux pièces dans la même journée, à quelques heures d'intervalle. C'est assez compliqué, mais stimulant, car cela demande deux formes de présence corporelle très différentes : *Rouge* nécessite de la concentration quand *Not Waterproof* appelle plus de latence, une sorte de lente hypnose. C'est la première fois que je vais donner les deux spectacles dans la même journée et cela m'excite beaucoup. Je pense que cela peut être également une expérience intéressante pour les spectateurs, comme de pénétrer successivement dans une maison par plusieurs entrées. Une antithèse enrichissante, tant physiquement que psychologiquement.

Comment passe-t-on des festivals de performance à un rendez-vous incontournable du spectacle vivant ?

Pour moi, ce n'est pas tant un « passage » de l'un à l'autre. Je fais de la performance depuis plus de quinze ans et je suis impliquée dans le milieu de la scène, comme conseillère artistique, plasticienne ou performeuse, depuis une dizaine d'années. En revanche, j'avais envie d'être bien « informée » avant de m'embarquer dans un solo pour la scène. Le milieu de la performance est plus simple. Je reçois une invitation, on me propose un cachet, j'envoie ma liste de matériaux, et je pars avec ma valise. Participer au Festival d'Avignon n'est pas aussi simple. Il y a une équipe dernière moi. Les réseaux ne sont pas les mêmes. La performance est très présente dans certaines régions du monde, en Asie, en Amérique du Sud, au Québec, en Allemagne, en Espagne, avec une forte effervescence depuis les années 2000. À Québec, par exemple, ce milieu est très vivant ; la performance s'immisce aisément dans toute une série de pratiques alternatives. Il y a beaucoup de préjugés de part et d'autre, mais le fait d'ouvrir une porte vers le plateau du théâtre et ses codes est séduisant pour moi. Car la performance y propose un langage du corps que tous les spectateurs peuvent comprendre. C'est la langue partagée par excellence, directement accessible. Et puis je fais de la poésie visuelle. Je pense que c'est très accessible.

Que représente pour vous le Festival d'Avignon ?

C'est le plus grand d'Europe. Et il y a une histoire que l'on sent quand on entre dans cette ville. De plus, c'est pour moi l'occasion rêvée d'une ouverture vers la scène contemporaine. Quand je crée une œuvre, j'ai envie de dire quelque chose à un public et de le dire plusieurs fois. Avignon représente aussi cela : un public et une série de représentations. J'ai envie de partager cela avec un public qui est nouveau pour moi, plus large sans doute que celui, très spécialisé, des plasticiens.

Vous voulez surprendre ?

Je fais confiance aux spectateurs, à leur imagination, à leur curiosité et à leur propre créativité. D'une certaine façon, ce sont eux qui vont « faire » mon spectacle, du moins le finir à leur façon en le voyant, en l'interprétant, en le commentant. Avignon

est le lieu des spectateurs, différents, nombreux, gourmands. C'est fort d'y présenter quelque chose : les spectateurs viennent « manger de l'art » et j'ai envie de leur servir de beaux repas !

Vous jouez à la Chapelle des Pénitents blancs.

C'est un lieu très particulier, chargé d'histoire et de sacré. Comme on dit au Québec : « Ça rentre dedans… », ça va direct au cœur. Je suis très sensible à l'architecture. Moi et mes deux complices, Jean et Laurent, aimons travailler *in situ*, surtout avec le son et les lumières. La chapelle est un lieu qui va aider à « redéfinir » le spectacle, contrairement à une boîte noire traditionnelle. J'adore jouer avec les qualités spécifiques d'un lieu, autant au point de vue sonore que spatial. Selon l'histoire linguistique, le rouge est la première couleur qui ait été nommée. On a tout d'abord nommé le noir et le blanc pour ce qu'ils représentent : la nuit et le jour. Cependant, ce ne sont pas des couleurs au sens propre du terme. C'est donc le rouge qu'on a nommé en premier. Pour moi, cette couleur prendra tout son sens et sa puissance à la Chapelle des Pénitents blancs.

Propos recueillis par Antoine de Baecque

⊞ ϟ

ROUGE

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS
durée 1h
première en France

10 11 12 13 À 15H

conception et interprétation **Julie Andrée T.**
en collaboration avec **Jean Jauvin, Laurent Maslé**
lumière **Jean Jauvin**
environnement sonore **Laurent Maslé**

production Daniel Léveillé Danse
coproduction Festival TransAmériques, Centre chorégraphique national de Franche-Comté à Belfort
avec le soutien du Conseil des Arts et des Lettres du Québec, du Conseil des Arts du Canada

⊞ ϟ

NOT WATERPROOF
L'ÉROSION D'UN CORPS ERRONÉ

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS
durée 1h
première en France

11 13 À 23H

conception et interprétation **Julie Andrée T.**
en collaboration avec **Jean Jauvin, Laurent Maslé**
lumière **Jean Jauvin**
environnement sonore **Laurent Maslé**

production Daniel Léveillé Danse
coproduction Théâtre La Chapelle (Montréal)
avec le soutien du Conseil des Arts et des Lettres du Québec, du Conseil des Arts du Canada